

LES FOUR BERIES DE SCAPIN

CHRISTIAN ESNEY
COMPAGNIE LES GÉOTRUPES
JANVIER 2013

LES FOUR BERIES DE SCAPIN

MISE EN SCÈNE
COLLABORATION ARTISTIQUE

CHRISTIAN ESNAY
JEAN DELABROY

AVEC

PAULINE DUBREUIL
ROSE MARY D'ORROS
CHRISTIAN ESNAY
(Distribution en cours)

SCÉNOGRAPHIE

FRANÇOIS MERCIER

LUMIÈRE

BRUNO GOUBERT

COSTUMES

ROSE MARY D'ORROS

SON

REGIS SAGOT

ADMINISTRATION

ELOISE LEMOINE

DIFFUSION

FLORENCE BOURGEON

PRODUCTION LES GÉOTRUPES, LA COMÉDIE DE CLERMONT FERRAND,
AVEC LE SOUTIEN DU MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DE LA COMMUNI-
CATION DRAC ILE DE FRANCE, DU CONSEIL GÉNÉRAL DES HAUTS DE
SEINE, ACCUEIL EN RÉSIDENCE DE CRÉATION AU THÉÂTRE À CHÂTIL-
LON ET À CLERMONT FERRAND.
LES GÉOTRUPES SONT CONVENTIONNÉS PAR LA DRAC ILE DE
FRANCE.

CHRISTIAN ESNAY - 06 10 31 78 64 - CHRISTIANESNAY@GMAIL.COM

DIS TRIBU TION

Pour les dix rôles des Fourberies, la distribution prévue dans cette nouvelle production comportera sept acteurs.

Outre Scapin, quatre jeunes comédiens (pour les deux couples d'amants) et deux comédiens âgés pour les deux rôles de pères.

Les Géotrupes sont ainsi fidèles à l'échange des rôles qui a toujours marqué leur jeu, dans la mesure où les deux jeunes filles, outre les rôles des deux amantes, se partageront les utilités, qui sont ici au nombre de trois, mais ils introduisent aussi une innovation par rapport à leurs principes, en choisissant de respecter pour les Fourberies un rapport de convenance entre comédiens et rôles de jeunes et de vieux.

Pourquoi ? Parce que si, comme dit Scapin, « les jeunes gens sont jeunes », il convient que les pères en face aient aussi leur âge !

La farce a en effet sa loi, son risque et sa vertu. Sa loi, c'est d'être cantonnée dans le jeu gratuit, restreinte à une « bulle » sans rapport à rien d'autre qu'à elle-même. Son risque, c'est du coup de devenir une sorte de mécanique, une artificialité, que précisément sa vertu est là pour corriger.

La vertu de la farce est de mobiliser dans le rire le plus éclatant l'humanité la plus totale. Ce n'est pas un hasard si elle travaille avec gourmandise sur les conflits de génération : c'est toujours pour prendre le parti de la jeunesse, de la vie, mais c'est aussi, subtilement, pour préparer des sortes de retrouvailles entre jeunesse et vieillesse. Une fois résolus les conflits, c'est la gaieté de l'armistice qui s'ajoute à la jubilation du triomphe.

Ces Fourberies joueront donc pleinement sur la manifestation physique de ce qui sépare, avant de les conjuguer, les corps agités et les cœurs exaltés des corps maussades et des cœurs fermés.

PETITE HISTOIRE DE LA PIÈCE

Les circonstances dans lesquelles les Fourberies sont données en 1671 en disent long sur le sens qu'elles ont pour Molière. Si ce n'est pas une sortie de route, ça y ressemble beaucoup !

Molière n'a plus rien écrit pour « la ville » depuis trois ans (c'était l'Avare), et il vient de donner coup sur coup une série de grandes machines pour « la cour », des pièces à grand spectacle et grand prestige, qui ont satisfait certainement sa gloire, mais non peut-être sans « plomber » son génie. Pour ce Molière au sommet, à deux ans de sa mort, la mascarade de Scapin est comme une échappée belle.

Un retour à « la ville », un retour en arrière, aussi, vers une jeunesse insolente, vive. La salle du Palais-Royal est en travaux, impossible d'y créer quoi que ce soit de lourd ? Tant mieux, c'est comme une chance. Rien dans les mains, rien dans les poches, tout dans les jambes et dans la bouche : du théâtre à toute vitesse. Ramasser tout ce qui traîne (reprendre son bien, dit Molière), un peu de Rotrou par ci, de Cyrano par là, et des Italiens mélangés à du Térence qu'on fait un peu « grimacer » (Boileau, qui râle)), secouer le tout, et voilà. Du théâtre en travaux, c'est ça que Molière récupère, exactement, et avec quelle liberté !

Scapin, c'est une espièglerie hors de saison. Dont le sujet est l'espièglerie. Dont le héros est l'Espiegle. Tout se tient : on efface tout et on recommence - la belle équipe.

Le public boude. Quand Molière sera mort, le public raffolera. Parce que c'était toute la vérité première de Molière, simplement.

POURQUOI ENCORE UN SCAPIN

Monter Scapin, pour cette raison-là et aucune autre. Parce que Scapin, origine incontrôlée, c'est l' « ami du peuple » incarné (Boileau, qui persifle), et à ce titre l'occasion de retrouvailles nécessaires avec un long théâtre anonyme et populaire et international, avec une immense famille : zanni de tous les pays, unissez-vous. Tabarin ne fait pas honte à Molière, Copeau a raison. C'est la cosa nostra du comique.

Notons qu'au commencement des Fourberies, Scapin est en retraite, ou au moins en retrait. Un peu de fatigue, l'âge aussi, et beaucoup de prudence... Il n'est plus tout à fait ce qu'il a été. Lui aussi, il va se refaire la main, et se refaisant une santé, se démontrant à lui-même qu'il est toujours là, se refaire aussi une légende. C'est comme si c'était la dernière fois qu'il jouait Scapin lui-même, une dernière fois visitée par le souvenir de la lointaine première fois. C'est pourquoi il faut jouer encore et encore Scapin, Scapin jouant Scapin pour un feu d'artifices avant clôture de saison.

Le repris de justice, le débaucheur, oui, mais surtout le mécanicien, le génie de la fabrique, qui ne se contente pas de prestations de services, qui pratique l'embrouille, l'imbroglio, comme un art. Il n'aime les choses que quand c'est impossible, quand leur inventer une issue relève du miracle, de la danse au-dessus des eaux. Il fait descendre une sorte de merveilleux sur les êtres, sur la vie. Il faut l'écouter quand il dit qu'il reprend du service par humanité. La fourberie comme gratuité, comme grâce, dans tous les sens que vous voudrez, d'une divinité mercurienne, et vieillissante.

NOTE D'INTEN TION

Jouer Scapin en « homme consolatif », comme il dit très bien de lui. Celui qui remet à la tranquillité monotone, mortifère, des jours, une folie perpétuelle. Des hauts et des bas, des cabrioles et des chutes. Scapin et sa petite philosophie portative, qui sait que le pire est toujours sûr, mais que le hasard aussi n'est pas moins sûr, en sorte qu'il y a toujours de la ressource même quand tout a l'air perdu. Et toujours à rire, c'est presque une question d'honneur.

Jouer les Fourberies comme la farce qu'elles sont, c'est à dire comme quelque chose de très instable, complexe, difficile. La farce qui recrée de la jeunesse, entre férocité et joyeuseté. Trouver son point d'équilibre, mouvant, entre le non-sérieux qui volatilise toutes les pesanteurs, et un secret sérieux, qui dit comme en passant, à la légère, la cruauté des pères, des riches, des règlements, et la crudité des rapports humains et sociaux, entre pères et fils, riches et pauvres, gens d'ordre et gens de désordre.

Jouer le comique en vue des mœurs, soit, mais sans passer par la punition (le - trop - fameux « castigat ridendo mores »). Ne pas « morigéner », c'est le mot que Molière pose sur le plus haïssable de tout. La farce sert à éviter cet écueil. Si les mœurs doivent être bonnes à la fin, ce sera à proportion de l'air qu'on aura fait respirer, du courant qu'on aura fait passer, et pas à proportion des enfermements et contraintes des corps imposés par force. Jouer la comédie, enfin, et surtout, en vue de la fraternité, et de ses embrassades, qui payent de tout, par un allègement des charges. Chez les théoriciens, on disait (en se pinçant un peu le nez) que tout ça « désoccupait » : c'était très bien vu.

L'ACTION AU PREMIER PLAN

Du « théâtre pur » (Bray), s'il est vrai que le théâtre est action. C'est en effet ce qui constitue l'essence des Fourberies, mais aussi l'effet spécifique qu'elles libèrent.

Il y a comme une morale, qui d'ailleurs n'est pas étrangère à nos temps de crise, y compris celles de la culture, et du théâtre lui-même. Cette morale, c'est que, quand il n'y a plus rien, il y a encore quelque chose. Quand il n'y aurait plus rien, il y aurait encore quelque chose. Ce quelque chose, le théâtre en fait son lieu et son temps. Ce quelque chose qu'il y a à faire, c'est même le théâtre lui-même. Les Fourberies ? Regardez, pour les jouer, pas besoin de plus ni mieux que trois objets, que n'importe qui peut trouver chez soi, ou même dans la rue. Arte povera, c'est le cas de le dire. C'est ça, un art démocratique.

Et comme il n'y a rien, il n'y a qu'à courir, profiter de cette apesanteur. Scapin, c'est l'homme de théâtre, du théâtre, de tout le théâtre : il est l'auteur, il est le producteur, il est le metteur en scène, il est le directeur d'acteurs, il est l'acteur, il est même le spectateur.

Cette « Italie » de la farce, napolitaine, conventionnelle, rêvée, peut-être fantasmée, elle est l'alternative à la pompe des grandes maisons, des grandes troupes, des grandes œuvres. C'est comme interjeter appel contre la condamnation du théâtre, et de la vie, à la lourdeur, la gravité.

Telle est la fourberie suprême des Fourberies, ce théâtre sur le théâtre que Scapin y glisse, pratique, illustre – l'illustre Théâtre qui revient à Molière, et à nous tous pour peu que nous soyons fatigués.

CHRISTIAN ESNEY ET LA COMPAGNIE LES GÉOTRUPES

Depuis ses débuts, les expériences de travail de la compagnie des Géotrupes tentent de concrétiser « l'accessibilité au théâtre pour le plus grand nombre » un discours que nous connaissons tous. Il ne suffit pas de dire que l'on est d'accord avec ce discours pour le rendre possible. Cela dépend surtout de comment on le fait et à quelle échelle.

La majorité des citoyens ne connaît pas le théâtre et n'est pas prête d'y aller. Ce constat nous a conduit à assumer des principes de travail hors normes et à fixer des objectifs qui sortent des traditionnelles façons de penser le théâtre pour essayer d'apporter quelque chose de neuf. Le groupe est constitué de comédiens partageant ce point de vue sur le théâtre public, objectif premier d'ouvrir le théâtre (dans tous les sens du terme) et le partager. Nous travaillons systématiquement en répétitions ouvertes au public, du premier au dernier jour de travail.

Après la mise en scène du diptyque Barker au Théâtre de l'Odéon en 2009, Les Européens et Tableaux d'une exécution, avec en toile de fond l'Europe et la Turquie, et la tétralogie d'Euripide qui a eu la volonté de raconter le Théâtre antique comme étant un théâtre ludique, une véritable fête démocratique, Les fourberies de Scapin ramènent le théâtre à sa plus simple expression, le langage et les mots suffisent à produire le monde, à le mettre en critique.

AUJOURD'HUI NOUS POSSÉDONS UN RÉPERTOIRE DE DIX-NEUF PIÈCES

2012 : Tétralogie au théâtre de Châtillon

2011 : Oreste D'Euripide à la Faïencerie, scène conventionnée de Creil

2010 : Le Cyclope d'Euripide à la Faïencerie, scène conventionnée de Creil

2009 : Hélène d'Euripide à la Faïencerie, scène conventionnée de Creil

2009 : Les Européens et Tableau d'une exécution de Howard Barker au Théâtre de l'Odéon

2006 : Iphigénie de Racine et Iphigénie à Aulis et Iphigénie chez les Taures d'Euripide créées à la Comédie de Clermont-Ferrand

2004 : Massacre à Paris de Marlowe créées au Théâtre de Gennevilliers

2004 à décembre 2006 : Christian Esney est artiste associé au Centre Dramatique National de Gennevilliers sous la direction de Bernard Sobel

2003 : Justice et Raison constitué de deux pièces (Les plaideurs de Racine et Le procès de Jeanne d'Arc de Brecht) à la Comédie de Clermont-Ferrand

2002 : La Raison gouverne le monde, un projet constitué de cinq pièces présentées à la suite, « de midi à minuit » : La paix d'Aristophane, Titus Andronicus de Shakespeare, Bradamante de Robert Garnier, Les Européens de Howard Barker et La Mission de Heiner Müller. Créé à la Comédie de Clermont-Ferrand

2001 : Macbeth de Shakespeare au Festival de Mèze et au printemps des comédiens

2000 : Comme il vous plaira de Shakespeare au Festival de Mèze

1998 : Première mise en scène, spectacle joué en appartement

Le Songe d'une nuit d'été présenté par le Théâtre du Maillon à Strasbourg



LA, "TÉTRALOGIE D'EURIPIDE" OU LA RENAISSANCE DE LA TRAGÉDIE

LA CROIX
30_01_12

EN HUIT HEURES ET QUATRE PIÈCES D'UN SPECTACLE MARATHON, CHRISTIAN ESNAY RÉVÈLE UN EURIPIDE DÉCAPANT ET DÉCAPÉ.

Il faut toujours se méfier des notes d'intentions des metteurs en scène. Rarement ils avouent qu'ils ont trahi un auteur, dirigé de mauvais comédiens, bâclé leur spectacle. Tout est annoncé beau, intelligent, profond... évidemment. Cependant lorsque Christian Esnay proclame sa « volonté de raconter le théâtre antique comme un théâtre ludique, une véritable fête démocratique », il faut le croire.

Habitué des aventures à la marge des scènes officielles, ce metteur en scène de quarante ans présente actuellement une tétralogie consacrée à Euripide, auteur grec universellement connu et... méconnu. Connu parce que plusieurs de ces tragédies sont reprises régulièrement (« Médée », « les Bacchantes ») ou ont inspiré Racine (« Iphigénie », « Andromaque », « Hyppolite porte couronne » rebaptisé « Phèdre »...).

Méconnu parce que ce ne sont là que quelques-unes de la vingtaine de ses œuvres qui nous sont parvenues (sur la centaine qu'il aurait écrite !), la plupart ignorées du grand public. C'est dans ce vivier que Christian Esnay a puisé, avec, à voir séparément ou à la suite, trois tragédies et un drame satyrique aussi inattendus que détonants : « Hécube », « Hélène », « Oreste » et « Le Cyclope ».

HÉLÈNE DE TROIE, RÉPLIQUE CRÉÉE PAR HÉRA

La première raconte la terrible vengeance d'Hécube, épouse de Priam, le roi vaincu de Troie, lorsque,

emmenée comme butin par les Grecs, elle apprend que le seigneur des Thraces a assassiné le fils qu'elle lui avait confié, jadis. La seconde reprend une légende surprenante affirmant que la fameuse belle Hélène n'était pas celle que l'on croyait ! Et, surtout, pas où on le pensait.

L'Hélène de Troie, pour laquelle moururent Achille, Ajax et les autres, n'était qu'une réplique créée par Héra, l'épouse de Zeus. La « vraie » Hélène, elle, avait été placée, en secret, dans la lointaine Égypte, sous la protection du roi Protée. convoitée par le fils de ce dernier, elle fut sauvée in extremis d'un hymen fatal par l'arrivée inopinée de son légitime époux... Ménélas, errant sur les mers.

La troisième tragédie s'attarde sur le sort d'Oreste, le fils meurtrier de sa mère Clytemnestre. Poursuivi par les Érinyes, condamné à mort, ainsi que sa sœur Électre, par le peuple d'Argos, il songe au suicide, se reprend et se révolte, prêt à s'emparer d'une otage : Hermione, la fille de la toujours belle Hélène, cause de tout le mal et dont il projette la mort.

Enfin, le dernier volet de cette tétralogie relate, sur le mode satyrique, le célèbre épisode de l'Odyssée qui conduit le rusé Ulysse jusqu'à la caverne du terrible Cyclope, mangeur d'hommes.

HUIT HEURES

Le parcours est long - il dure plus de huit heures (entractes compris !). Arrivé à sa fin, on le trouve presque trop court ! C'est que, s'appuyant sur une traduction nouvelle de Jean Delabroy, style direct, vocabulaire d'aujourd'hui (on y parle de « gosses », on s'y renvoie « à perpette », on se traite de « pauvre pomme »...), Christian Esnay, acteur et metteur en scène, mène son spectacle tambour battant, à la tête d'une distribution réduite, « comme à l'époque des Grecs » commente-t-il.

Endossant tous les rôles (dieu, déesse, roi, héros, princesse, satyre, voire « transgenre » phénicien), ils sont cinq : deux hommes - Belaïd Boudellal et lui-même - et trois femmes - Pauline Dubreuil, Sylvie Magand, Rose Mary d'Oros -, tous acteurs Fregoli, jouant, dansant et chantant. « La part des chants est très importante, reprend-il. À l'époque, certains airs étaient de vrais tubes que les Grecs fredonnaient dans la rue. » Christian Esnay, lui, les fait « rapper »...

On est à cent lieues des pompes de la tragédie. Partant du principe que « le rire n'interdit en rien le tragique », il décape, fait implorer les codes, passe du grave au cocasse, du sublime au ridicule.

Un coup, virant à l'Offenbach de la Belle Hélène, démythifiant, à la suite d'Euripide, héros et dieux de la mythologie ; un autre, frisant le grand guignol qui s'avoue ; un autre, encore, se rapprochant de l'artisanat des grandes petites salles parisiennes des années 1950 - les Noctambules, Babylone, voire la Huchette.

« LE THÉÂTRE PUBLIC DES GRECS »

Des décors aux costumes, en passant par les perruques et les accessoires, tout semble - du moins en apparence - bricolé, fait de bouts de ficelles qui ne se transforment jamais en cordes. « J'ai

envie de montrer le théâtre qui se fabrique sur scène » insiste Esnay. Un théâtre « concret », d'« adresse au public » appelé à réagir, alors que, sans en avoir l'air, sont posées les questions fondamentales de la démocratie et du pouvoir, de la place des femmes et de la société, des hommes et des dieux, de la violence et des pulsions de mort, de l'absurde et de la vie.

« Faire du théâtre populaire, du théâtre public d'aujourd'hui » avec « le théâtre public des Grecs ». C'est le pari de Christian Esnay avec cette tétralogie. À voir les réactions du public dans la salle, il est réussi.

« Oreste » et « le Cyclope », les 2 et 3 février, à 20 h 30. Intégrales le 4, à 15 h 30, et le 5 à 13 heures Rens. : www.theatreachatillon.com

DIDIER MÉREUZE



LE CYCLOPE (CHRISTIAN ESNAY) DANS "LA TÉTRALOGIE D'EURIPIDE".

**LES
FOUR
BERIES
DE
SCAPIN**

Tournée prévue : **2013/2014**

10 personnes en déplacement

Transport décor 23m³

L'espace scénique modulable peut être adapté à tous plateaux

CONTACTS

Administration Production

Eloïse Lemoine

demelelo@gmail.com

06 87 29 32 01

Les Géotrupes

C/O Thérèse Boaretto

14 rue Hoche Esc 7 - 92240 Malakoff

lesgeotrupes@gmail.com

Christian Esnay

christianesnay@gmail.com

06 10 31 78 64